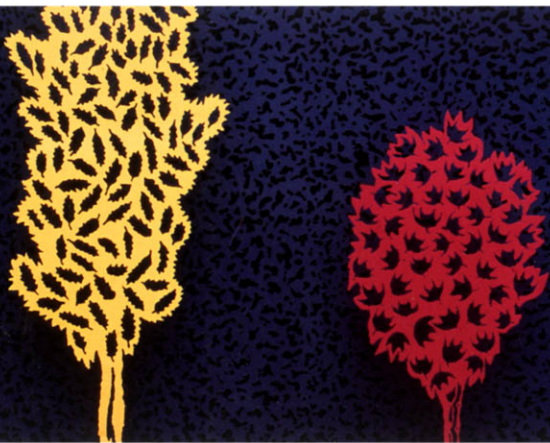




paramètres

Les temps du paysage

Sous la direction de Philippe Poullaouec-Gonidec,
Sylvain Paquette et Gérald Domon



Les Presses de l'Université de Montréal

Extrait de la publication

LES TEMPS DU PAYSAGE

Le colloque « Les temps du paysage » s'est tenu les 23 et 24 septembre 1999 à la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal. Nous tenons à exprimer nos remerciements aux partenaires fondateurs de la Chaire en paysage et environnement, Hydro-Québec, le ministère des Transports du Québec et Affichage Astral Média, ainsi qu'aux ministères des Affaires municipales et de la Métropole, de la Culture et des Communications, de l'Environnement, des Ressources naturelles, de la Faune et des Parcs, à Tourisme Québec et à la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal pour leur participation financière à l'événement et à la publication de ce livre.

Ce colloque et la publication des actes n'auraient pas vu le jour sans le travail de coordination d'Isabelle Gaudin, agente d'administration, et sans le travail d'édition et d'aide à la rédaction de Geneviève Saumier, agente de recherche à la Chaire en paysage et environnement. Nous tenons à les remercier particulièrement. Les auteurs tiennent à remercier également tous les chercheurs et assistants qui ont participé aux recherches mentionnées et dont les noms sont cités dans les références bibliographiques, ainsi que les chargés de projets de ces recherches des partenaires fondateurs de la Chaire, soit pour Hydro-Québec : André Boisvert, Normand Cazalais, Jean-Étienne Klímt, Héléne Letourneau, Guy Moisan et Daniel Thériault ; pour le ministère des Transports du Québec : Denis Stonehouse, Claire Poulin, Guy d'Astous et Daniel Trottier ; pour Affichage Astral Média (anciennement OMNI) : Luc Beaulieu.

LES TEMPS DU PAYSAGE

sous la direction de
PHILIPPE POULLAOUËC-GONIDEC,
SYLVAIN PAQUETTE ET GÉRALD DOMON

*Actes du colloque
tenu à Montréal,
les 23 et 24 septembre 1999*

Université 
de Montréal


chaire en paysage et environnement

Les Presses de l'Université de Montréal

Page couverture : « Un détail du jardin Colas », Boulogne-Billancourt (France)—Bernard Lassus, 2002.

Catalogage avant publication de la Bibliothèque nationale du Canada
Vedette principale au titre :

Les temps du paysage
(Paramètres)

Textes présentés lors d'un colloque tenu en sept. 1999.
Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7606-1877-3

1. Paysage—Aspect social—Congrès.
2. Paysage urbain—Congrès.
3. Géographie rurale—Congrès.
4. Relations villes-campagnes—Congrès.
5. Paysage—Aspect social—Québec (Province)—Congrès.

I. Poullaouec-Gonidec, Philippe. II. Paquette, Sylvain, 1968-
III. Domon, Gérald, 1957- . IV. Collection.

HM861.T45 2003

304.2

C2003-940012-3

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2003

Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2003

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le ministère du Patrimoine canadien, le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

IMPRIMÉ AU CANADA

Introduction

**PHILIPPE POULLAOUËC-GONIDEC,
SYLVAIN PAQUETTE et GÉRALD DOMON**

Université de Montréal

L'INDIVIDU TEND À VIVRE UN PRÉSENT ÉTERNEL. Soucieux d'être dans l'immédiateté des événements qui l'entoure, il semble vouloir abolir le temps. Actualité pour toujours parce que tout le convie à rester en distanciation du monde, il contre l'instant qui file et il le compresse en vivant la réduction simultanée des informations, des images et des situations. L'individu n'a jamais été aussi multiple et complexe face à cet instant présent qui le pousse inéluctablement vers l'avant.

Mais alors comment peut-on expliquer la préoccupation et la place de plus en plus présente du paysage dans cette modernité; une notion qui dans sa trajectoire passée a toujours illustré l'appréciation d'un moment, d'un arrêt sur l'image? Un tableau, une fenêtre, un cadrage, une mise en scène, un point de vue, un panorama sont autant de qualificatifs qui appellent le plaisir d'une appréciation d'un lieu de vie au détour d'une promenade, d'un cheminement. Le paysage, n'est-il pas l'expression d'une certaine plénitude et donc d'un certain temps? Le paysage n'est-il pas le temps

d'un regard (aussi fugace soit-il) ou d'une expérience au lieu? Nul doute, il réapparaît très fortement dans le présent parce qu'il est la figure d'un *réenchantement* au monde pour reprendre l'expression de Michel Maffesoli¹. Il est synonyme d'un rebranchement, d'un investissement de valeurs (identitaires et emblématiques) envers le territoire. Le paysage est donc en nous.

Toutefois, nous avons aussi l'extraordinaire capacité de nous en dissocier sans pour autant nous en couper. Le paysage est omniprésent, il n'est plus exception puisqu'il est médiatisé de toute part. Sous une condition banale ou événementielle, il a envahi notre vie et pourtant nous sommes constamment à sa quête parce qu'il est notre propre référent, celui de notre cadre de vie de qualité et de notre idée de territoire. Il est aussi, plus simplement, l'intense et l'immense bonheur de nos vacances tout comme le petit plaisir furtif de nos déplacements quotidiens. Notre temps serait épris de lui.

Réfléchir sur le paysage nous contraint à revisiter le temps, à le décompresser pour mieux en évaluer l'épaisseur de sens. S'ensuit du coup une pléiade d'interrogations. Quels rapports au temps le paysage entretient-il? De quelle manière les conditions d'émergence du paysage se déclinent-elles par exemple suivant des temporalités variables? Quelles difficultés posent l'arrimage de multiples temporalités dans les intentions de protéger, de gérer et d'aménager le paysage? En quoi également la reconnaissance des différents temps du paysage informe-t-elle les théories et les pratiques du projet? Le présent recueil soulève précisément ces questions. Il affiche ainsi une volonté de restituer la nature et la portée de la *valeur-temps* dans les multiples manifestations de l'expérience au paysage: dans les enjeux qu'elle soulève, les cadres d'analyse qu'elle requiert ainsi que les gestes qu'elle motive.

Pour la plupart, force est de constater que la notion de paysage suscite davantage, et plus spontanément, une préoccupation d'ordre spatial. À preuve, les nombreux efforts déployés en vue de cerner les spécificités sémantiques de ce concept relativement à des notions apparentées comme celles de lieu, de pays, de territoire ou d'espace habité², toute notion faisant intervenir en l'occurrence une certaine idée de l'espace qui nous environne.

Or, le paysage émane aussi d'une combinaison toujours singulière de temporalités issues à la fois des réalités matérielles et immatérielles. Conditionné par cette double temporalité, le paysage est, dès lors, sujet à de perpétuels déplacements, sa pérennité étant sans cesse mise à l'épreuve. À l'épreuve d'abord des profondes transformations que subissent les caractéristiques physico-spatiales du territoire (ex. : évolution des usages agricoles et forestiers, implantation d'infrastructures de transport, développement du tissu urbain et périurbain, etc.). À l'épreuve ensuite des sensibilités sociales qui émergent, se fixent pour un temps et se transforment ensuite, voire disparaissent, au gré de l'évolution des relations que les individus entretiennent avec le territoire. Ce fragile équilibre entre réalités objectives et réalités construites fait en sorte que le paysage s'écrit et se réécrit immuablement. Pour paraphraser Yves Luginbühl³, le paysage trouve la source de son existence et de ses déploiements entre temps naturel et temps social. Il serait permis d'ajouter également : entre temps réel et temps construit.

Aborder le paysage non plus seulement comme une entité permanente, spatialement circonscrite et temporellement fixe, mais plutôt comme un processus relationnel sans cesse renouvelé et modulé par de multiples temporalités imbriquées, pose au plan de la connaissance un défi considérable. Il pose d'une part l'absolue nécessité de carac-

tériser les dynamiques paysagères en temps réel. Il s'agit en clair de dégager les phases d'évolution lente, de stagnation, de mutations rapides qui ponctuent le dynamisme des paysages. Bref, il s'agit d'établir une première lecture des étagements temporels et rythmes distinctifs, des continuités comme des ruptures, tout autant que des mouvements d'avancée et de repli. Les démarches de *monitoring* des paysages accomplissent en ce sens un travail fondamental dans la mesure où elles permettent de révéler les trajectoires anciennes et récentes, de dater les phénomènes d'apparition, de disparition ou de mutation des éléments constitutifs des temps réels du paysage. Il pose d'autre part l'exigence d'associer à cette lecture, une attention particulière aux temporalités spécifiques portées par les représentations et les pratiques sociales et culturelles qui participent à la qualification (ou à la déqualification) des lieux en paysage. C'est en cherchant à révéler la fluctuation des regards sur le territoire, la pluralité des référents (esthétiques, identitaires, expérientiels, etc.) qui ponctuent le filtre sélectif des mémoires collectives et individuelles, de même que les phénomènes d'émergences, d'amnésies ou de résurgences paysagères⁴ que cette tâche est appelée à s'accomplir. De manière ultime, il y a à travers ces efforts, une volonté affichée de dégager en quoi le paysage est marqué de temporalités porteuses de significations plurielles et changeantes.

Au plan des pratiques aménagistes ensuite, la prise en compte du temps comme variable essentielle de l'intervention sur le paysage pose un défi encore plus considérable. Il implique forcément de déceler les divers rapports au temps qui se défilent à travers les multiples enjeux du paysage⁵. Or, les préoccupations d'ordre paysager ont été le plus souvent associées à des démarches réactives⁶. Elles émergent généralement lorsque les transformations (pressenties ou

réelles) du paysage menacent l'intégrité d'un cadre de vie, d'un champ visuel, d'un environnement, mettent en péril la pratique d'une activité ou limitent la fréquentation d'un lieu. Ces menaces sont multiples : élargissement des périmètres d'urbanisation, densification des secteurs de villégiature, intensification des modes d'exploitation des ressources agricoles et forestières, etc. Devant cette dégradation appréhendée des qualités paysagères, les collectivités cherchent à endiguer, par conséquent, toute forme d'évolution qui mettrait en péril les valeurs d'ancienneté, d'unicité, de représentativité et d'intégrité des lieux et des territoires. Aussi, cette prégnance d'une esthétique de la disparition, en filigrane par exemple des discours d'ordre environnemental et patrimonial, semble enfermer *a priori* la question du paysage dans une logique de la sauvegarde⁷. Plus encore, cette logique s'accompagne le plus souvent d'une forte tentation à vouloir figer le territoire à un stade donné, et à fixer les termes d'une qualification paysagère une fois pour toutes.

Cette tendance à mettre en réserve demeure néanmoins fort paradoxale. Elle fait contraste avec le défilement accéléré, continu et omniprésent des images qui caractérise notre culture visuelle actuelle, empreinte d'une appétence toujours inassouvie pour l'instantané, l'éphémère, le renouvellement perpétuel. Or, dans quelle mesure l'usage généralisé aujourd'hui, et largement médiatisé, du numérique, de la manipulation infographique, du collage virtuel, de l'enchaînement kaléidoscopique, conditionnerait-il l'œil sur le mode du mouvement incessant, de la démesure ? L'expérience du paysage urbain n'offrirait-il pas des conditions analogues marquées par une série de séquences brèves juxtaposant fragments partiels de ville et ambiances contrastées ? La mosaïque résultant de l'espace urbain, pour certains

désordonnée et chaotique⁸, semble au contraire susciter plus difficilement une sensibilité à l'enseigne d'une culture du beau. L'expérience paysagère serait-elle dès lors moins aisément soluble à l'expérience de la ville, de nature plus changeante, colorée et mouvementée⁹? Collerait-elle plus naturellement aux sensibilités naturalistes ou campagnardes, renvoyant en cela une image de stabilité et de continuité en forte résonance avec les valeurs environnementales et patrimoniales actuelles?

Ces questions soulèvent le danger d'envisager l'action sur le paysage à partir d'une perspective temporelle trop étroite, celle-ci se traduisant tantôt par une propension à vouloir reconduire à tout prix les formes paysagères héritées d'un passé révolu et mythifié, tantôt par une tendance à considérer l'idée du paysage qu'à travers un « présent amnésique » dénué de sens, tantôt encore par le désenchantement que suscite un futur dénaturé n'offrant aucune prise aux regards inédits et inventifs. L'autre réponse est de restituer une lecture plus distanciée des diverses temporalités du paysage en tirant profit d'une perspective passé/présent/futur. Dès lors, la prise en charge du changement constitue, de loin, un des enjeux de paysage les plus significatifs. Une telle perspective suppose une véritable quête de sens dans la mesure où elle admet la possibilité de ranimer le sens occulté d'un lieu donné, de favoriser la compréhension de l'état actuel du paysage comme de fournir les prises essentielles pour l'atteinte des états futurs socialement désirés. De même, chercher à dégager les temporalités évocatrices de significations partagées permet de dépasser les clivages passé/présent, parfois contraignants, en autorisant l'éventualité d'infléchir les *temps du paysage* à partir d'univers de sens réinventés.

Reconnaissant le caractère opératoire, stratégique et multidimensionnel de ces questionnements, la Chaire en

paysage et environnement de l'Université de Montréal (CPEUM) organisait en septembre 1999 un premier séminaire international sur le thème « Les temps du paysage ». Elle donnait ainsi l'occasion aux participants issus des milieux universitaires, gouvernementaux et professionnels, d'interroger la spécificité de l'approche paysagère comme lieu d'intégration des dimensions temporelles aux interventions sur le territoire. En plus de permettre un premier bilan des travaux réalisés au sein du laboratoire de la CPEUM, ce séminaire se voulait également à l'écoute des réflexions menées en ce sens à l'étranger, aux États-Unis, en France comme ailleurs au Canada.

Les textes rassemblés dans ce recueil reflètent la variété des points de vue abordés lors du séminaire, points de vue issus de disciplines telles que l'architecture de paysage, l'architecture, l'urbanisme, la géographie et la sociologie. D'entrée de jeu, c'est la question du récit comme figure importante, mais trop souvent occultée, de l'art du jardin et plus largement de la pratique du projet de paysage qui est abordée.

En retraçant les programmes et parcours de jardins et lieux de pèlerinage notoires, comme la Villa d'Este à Tivoli, le labyrinthe de Versailles ou le site du Mont Sacré de Varallo, Michel Conan aborde l'expérience esthétique des scènes paysagères construites comme autant de figures narratives disposées à créer une alternance constante entre horizon temporel du visiteur et horizons temporels propres au récit. Pour Conan, l'art du paysage suggérerait dès lors tout autant une « mise en forme de la nature », du ressort des choses matérielles et du temps présent qui s'égrène, qu'une « mise en forme du récit », relevant de temporalités variées, à la fois mythiques, spirituelles ou fictives. John Dixon Hunt témoigne, pour sa part, des exigences liées à l'intégration

du passé à la pratique de l'architecture de paysage. Opérant une mise à distance entre les intentions d'objectivité de l'historien et les intentions de révéler de l'architecte paysagiste, il invite à replacer le travail d'évocation de la mémoire d'un lieu non pas comme une finalité en soi, mais comme point de départ du projet de paysage. Ce faisant, il admet une relecture novatrice des récits du passé en faveur d'interprétations plurielles à conjuguer au présent comme au futur. Selon Hunt, la pratique du projet en paysage ne peut accéder à ce but que si elle retrouve la « liberté créatrice du mensonge ». Poursuivant la réflexion sur le thème du projet et tirant profit des enseignements de son propre cheminement, Bernard Lassus reconsidère, quant à lui, les motifs qui sous-tendent la posture projectuelle en paysage, traduisant trop souvent selon lui des intentions de fixité ou, comme le soutient Boutinet¹⁰, des interventions vouées à demeurer stables dans leurs résultats « une fois pour toutes ». Aussi, le geste posé ne peut se réduire à l'acte d'« apporter sur », acte s'inscrivant volontairement en rupture avec les strates temporelles antérieures d'un lieu donné, mais se loge davantage à l'enseigne d'une démarche plus sensible visant à infléchir le processus évolutif des lieux.

Les cinq textes qui suivent constituent, eux aussi, autant de variations originales s'articulant autour du thème des temporalités du paysage. Or, ces réflexions font plus explicitement écho ici aux enjeux majeurs que posent les préoccupations et les intérêts émergents envers le paysage. Le texte de Gérard Beudet et Gérald Domon situe ainsi clairement sa position : les modalités et temporalités de la production du paysage ne sont pas assimilables à celles qui concourent à la production du territoire. Cette prémisse est appuyée par un cadre conceptuel original auquel s'associe la mise en forme de notions inédites : *territoire d'intérêt patri-*

monial, émergence paysagère ou capital-paysage d'intérêt patrimonial. Cette démonstration établit en quoi les sensibilités paysagères contemporaines ne sont pas totalement nouvelles, ce qui est nouveau selon les auteurs, ce sont les conditions d'expression de ce regain de sensibilités lié largement aujourd'hui aux champs du patrimoine et du tourisme.

Par une mise en relation féconde entre logique du « temps social » et logique du « temps naturel », Yves Luginbühl décline ensuite les temporalités paysagères d'une plaine andalouse parmi les plus fortement exposées aux excès d'une exploitation agricole intensive. Évoquant la trajectoire singulière de ce paysage qui aura été presque entièrement échaudé en l'espace de quelque quatre décennies, Luginbühl illustre l'imbrication étroite existant entre les dynamiques écologiques et physiques d'un territoire d'une part, et, d'autre part, l'exercice des pratiques et intentions portées par les groupes sociaux. Il met le lecteur en garde quant au caractère réducteur d'une vision qui se voudrait exclusivement esthétisante du paysage. Comprendre les conditions d'existence du paysage exige dès lors de dépasser cette seule dimension pour inscrire ce dernier au centre des interactions complexes entre processus sociaux et processus naturels.

Ruralité et paysage interpellent aujourd'hui des enjeux communs¹¹, leurs trajectoires s'avérant de plus en plus entrelacées l'une à l'autre. Bruno Jean scrute l'évolution de cette filiation étroite et les transformations qu'elle révèle au passage de la modernité avancée. Évoquant par le passé une figure largement dépréciée, la ruralité fait l'objet aujourd'hui d'une qualification hautement favorable liée à une certaine idée des cadres de vie et des paysages campagnards. L'examen des discours sociologique, social et politique atteste néanmoins de la superposition des significations que suscite la ruralité contemporaine, synonyme tantôt d'espace

de vie et de sociabilité, tantôt de région ressource, tantôt encore de réserve d'« aménités ». Moura Quayle reprend cette thématique rurale sous l'angle cette fois des enjeux sociaux et territoriaux que soulèvent les campagnes situées en proche périphérie de l'urbain. À l'instar de Donadieu¹², elle rappelle les conditions singulières de ces espaces de contact où le caractère sectoriel des modes de gestion du territoire (agricole notamment) cohabite de plus en plus difficilement avec les autres fonctions (ex. : résidentielles, récréatives, etc.) que remplissent progressivement ces espaces. De même, elle énonce quelques pistes de réflexion quant au sens des actions à prendre (intérêt commun, particularité locale, partenariat) devant mener à une meilleure intendance de ces paysages et de ces territoires.

Comme l'exposent Gérard Domon et Philippe Poullaouec-Gonidec, ces questions montrent l'urgence de développer des outils aptes à éclairer la gestion des territoires porteurs de valeurs paysagères, et ce, considérant les transformations profondes et constantes que subissent les paysages. Quelle est la nature et la portée des évolutions paysagères, anciennes comme récentes ? Doit-on chercher à en atténuer la progression ou, à l'inverse, à en accélérer le cours ? Le système de *monitoring* visuel des paysages présenté ici, vise à fournir les balises nécessaires à ce questionnement. Le prototype multimédia qui en découle offre de nombreuses possibilités d'application en terme d'opérationnalisation des préoccupations paysagères à la gestion et à l'aménagement du territoire. Tel que conçu, cet outil entend moins orienter la nature des actions à entreprendre qu'à encourager l'échange des points de vue et des diagnostics nécessaires à l'élaboration de projets collectifs. Au-delà de la portée instrumentale de la réflexion, ils rappellent que le paysage est muable et qu'il est oublié. Le paysage est

là pour un temps puisqu'il n'a de vie qu'à travers les regards qui sont posés et projetés sur lui.

Les contributions suivantes s'inscrivent dans la mouvance des approches projectuelles. Les modalités de mise en œuvre des projets présentés se penchent, dans des proportions variables, sur l'intégration des dimensions temporelles du paysage aux intentions et gestes proposés.

La problématique des entrées d'agglomérations et de villes est à l'origine de deux textes. Structurant l'organisation territoriale et supportant l'expérience paysagère, les infrastructures routières et autoroutières jouent en effet un rôle déterminant sur la qualité des paysages. Or, aujourd'hui ces questions se posent davantage en terme de requalification des réseaux existants et de mise en valeur des qualités paysagères des territoires traversés. Mais, ne sont-elles pas aussi associées à l'idée d'un marquage, d'une ponctuation temporelle du défilement des espaces traversés ?

À propos de la requalification du parcours d'entrée à la capitale nationale du Québec, corridor hautement symbolique menant à la colline parlementaire, Bernard St-Denis et Peter Jacobs notent que ce projet soulève plus qu'une simple mise en forme d'un « décorum civique » visant à souligner le caractère emblématique de cette entrée. Il impose également de considérer la variété des expériences paysagères éprouvées par les usagers du corridor. Or, ces expériences traduisent une gamme très large de rapports temporels aux lieux : à une extrémité se décline le temps long et le rapport familial du résidant, à l'autre, le temps court et le regard neuf du visiteur. La définition des archétypes et de l'identité même des lieux se trouve donc au cœur des enjeux du projet. Pour Marie Lessard, Michèle Saint-Jacques et Ron Williams, le travail de requalification des entrées de villes moyennes et de noyaux villageois, se conjugue à un travail de

réconciliation des usages et fonctions de ces axes routiers : à la fois espace de vie, zone de transit et lieu d'accueil et d'expérience touristique. Aussi, le projet de requalification est-il appelé sans cesse à composer avec les contraintes plurielles liées par exemple à la sécurité des usagers et à la fluidité du réseau tout en cherchant à contrer la banalisation des caractères singuliers des lieux traversés. Ces deux projets témoignent enfin de l'importance d'adjoindre à ces démarches l'ensemble des acteurs concernés (usagers de la route, élus locaux, propriétaires fonciers, groupes associatifs, ministères) en vue d'outrepasser les logiques trop souvent sectorielles des pratiques aménagistes actuelles.

Si l'affichage publicitaire est perçu de prime abord comme une source de pollution visuelle, il possède néanmoins un fort potentiel de structuration et d'animation de l'expérience paysagère en milieu urbain : Times Square en est l'emblème le plus éclatant. L'affichage publicitaire appartient au temps de l'événement, celui du déferlement d'expressions d'un présent immédiat et fugace. Ce temps s'interpose aux autres temps de la ville que sont les lentes transformations de ses tissus d'architectures. Transgressant la fonction première de l'affichage, Iréna Latek et Philippe Poullaouec-Gonidec explorent le potentiel de ce support communicationnel à porter une expérience positive du paysage urbain, un effet favorisant une meilleure lisibilité des qualités formelles de l'espace public. Inspirées de la pratique artistique contemporaine, les compositions formulées suggèrent une relecture originale des « lieux sans qualités » (ex. : terrains vagues, infrastructures de transport, stationnements, etc.) par l'entremise de dispositifs visant à accentuer les contrastes et les affinités formelles, jouant sur les rythmes, les symétries, les échelles, les couleurs. Ces non-lieux de l'urbanité deviennent ici autant de matériaux por-

teurs d'une exploration créative qui s'assimile, sous certains rapports, à un énoncé de projet de paysage pour la ville.

Les gestes d'aménagements peuvent préfigurer des valorisations d'ordre paysager indépendamment de leurs intentionnalités premières. Cette prémisse sous-tend la démonstration de François Tremblay et Michel Gariépy qui s'attachent à dévoiler les temporalités inhérentes aux processus de valorisation des paysages à travers les phases de conception, de réalisation et d'appropriation de projets d'aménagement. Analysant les opérations d'aménagement menées de concert ou en marge des activités liées au transport et à la production d'électricité, les auteurs montrent en quoi la construction du paysage s'assimile à un « processus de maîtrise progressive de l'espace » par les collectivités. Cette construction ne relèverait ni des seules opérations de nature instrumentale agissant sur les qualités formelles d'un lieu, ni des seuls investissements de valeurs formulés envers un milieu donné, mais résulterait de la rencontre des deux. Elle impliquerait une requalification « en continu » des attributs formels hérités du passé à partir d'intentions paysagères relevant tout autant de « l'ici et maintenant » que d'une projection du futur.

Denis Bilodeau propose enfin une lecture critique de quelques recherches menées à la CPEUM en s'appliquant à poser les jalons d'une approche théorique qui émergerait de la pratique du « projet de paysage ». Empruntant à la théorie des archétypes et de la pensée mythique, il propose une « conception archétypale de l'expérience au paysage » qui s'énoncerait à travers une volonté de reconnaissance des entités signifiantes et fondamentales d'un lieu. Depuis la Renaissance, cette relation au paysage n'aura ainsi cessé d'évoluer, passant du bucolique au sublime jusqu'aux qualifications contemporaines chargées de significations

complexes. Aussi, c'est en suscitant la découverte et la reconstruction des archétypes fondamentaux que le projet autorise une relecture constante des opportunités paysagères qu'offre le territoire. Or, le schéma, la juxtaposition, la métaphore sont autant de dispositifs empruntés en vue de mettre en relief les « dimensions archétypales d'un lieu ».

Le paysage est tout à la fois continuité et rupture, réminiscence et oubli, héritage et projection. Il cultive surtout et plus que jamais des enjeux collectifs pluriels. Certains de ces enjeux sont révélés de plus longue date, d'autres demeurent en voie d'émergence, d'autres encore sont à anticiper. Comme en fait foi le texte de la Convention européenne du paysage¹³, les collectivités n'admettent plus de « subir leurs paysages » passivement, mais tendent de plus en plus à jouer un rôle actif dans leur transformation. Les idées exprimées dans le présent ouvrage souscrivent à ce constat et témoignent de l'urgence d'en considérer la portée, dans nos questionnements et réflexions, comme dans nos gestes et interventions.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. MAFFESOLI, M., *L'instant éternel, le retour du tragique dans les sociétés postmodernes*, Paris, Édition Denoël, 2000.
2. BOUTINET, J.-P., « À propos du projet de paysage, repères anthropologique », *Les Carnets du paysage*, n° 7, 2001, p. 65-83.
3. Voir son texte dans le présent recueil : « Temps social et temps naturel dans la dynamique du paysage ».
4. POUULLAUEC-GONIDEC, P., « Esthétique des paysages de la modernité », *Trames*, n° 9, 1993, p. 29-34; TREMBLAY, F. et P. POUULLAUEC-GONIDEC, « Contre le tout paysage : pour des émergences et ... des oublis », *Cahiers de géographie du Québec*, 2002.
5. PAQUETTE, S., G. DOMON et P. POUULLAUEC-GONIDEC, « Enjeux et acteurs au Québec, aperçu synthétique », dans *Concept et opérationnalisation du paysage*, tome 2 : *Fondements d'un cadre opératoire pour le Québec*, TRÉPANIÉ, M. O., G. DOMON, P. POUULLAUEC-GONIDEC, G. BEAUDET,

- S. PAQUETTE et B. GERVAIS, rapport de recherche déposé au ministère de la Culture et des Communications du Québec et à Hydro-Québec, Chaire en paysage et environnement, Université de Montréal, novembre 2002, p. 5-64.
6. POUILLAOUËC-GONIDEC, P., C. MONTPETIT, G. DOMON, M. GARIÉPY, G. SAUMIER et D. DAGENAIS, *Concept et opérationnalisation du paysage : Balisage du concept de paysage, des méthodes et des enjeux publics au Québec*, rapport de recherche déposé au ministère de la Culture et des Communications et à Hydro-Québec, Chaire en paysage et environnement, Université de Montréal, avril 2001.
 7. POUILLAOUËC-GONIDEC, 1993, *op. cit.*, note 4.
 8. CALENGE, C., « Retisser une ville. Le paysage comme projet urbain ? », *Les Carnets du paysage*, n° 7, 2001, p. 84-103.
 9. PAQUOT, T., « Le paysage urbain, l'écoumène de la modernité », dans *Ville contre-nature : philosophie et architecture*, YOUNÈS, C. (dir.), Paris, La Découverte, 1999, p. 155-174.
 10. BOUTINET, 2001, *op. cit.*, note 2.
 11. HERVIEU, B. et J. VIARD, *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1996; DOMON, G. et S. PAQUETTE, « Les zones rurales du sud du Québec: territoires de mouvance, territoires à reconstruire », *Le paysage : territoire d'intentions*, POUILLAOUËC-GONIDEC, P., M. GARIÉPY et B. LASSUS (dir.), Montréal et Paris, L'Harmattan, 1999, p. 55-78; PAQUETTE, S. et G. DOMON, « Le paysage comme agent de recomposition des communautés rurales du sud du Québec: nouvelles opportunités, nouvelles exigences », *Gouvernance et territoires ruraux: Éléments d'un débat sur la responsabilité du développement*, CARRIER, M. et S. CÔTÉ (dir.), Québec, Presses de l'Université du Québec, 2000, p. 189-222.
 12. DONADIEU, P., *Campagnes urbaines*, Arles, Actes Sud/École Nationale Supérieure du Paysage, 1998.
 13. Convention européenne du paysage, 2000, <www.nature.coe.int/french/main/paysage/conv.htm> (29/10/2002).

- 125 **CAMPAGNE URBAINE-MÉTROPOLE RURALE**
Moura Quayle
- 143 **L'INTÉGRATION DU TEMPS À LA GESTION
ET À LA MISE EN VALEUR DES PAYSAGES**
Gérald Domon
et Philippe Poullaouec-Gonidec
- 171 **LE PAYSAGE, UN PROJET COLLECTIF ?**
Bernard St-Denis et Peter Jacobs
- 187 **ENTRÉES DE VILLE :
SÉCURITÉ, PAYSAGE ET IDENTITÉ**
Marie Lessard, Michèle
St-Jacques et Ron Williams
- 203 **AFFICHAGE EN PAYSAGE URBAIN**
Philippe Poullaouec-Gonidec
et Iréna Latek
- 219 **ACTEURS ET PROCESSUS
DU PROJET DE PAYSAGE**
François Tremblay et Michel Gariépy
- 247 **ARCHÉTYPE ET ÉPIPHANIE
DU PAYSAGE QUÉBÉCOIS**
Denis Bilodeau
- 275 *Les auteurs*



M E M B R E D E S C A B R I N I M E D I A

**Québec, Canada
2003**